L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 25 JUILLET 1859.

Imprimé et publié par
Gt F. WEISSE & Co.
TRIES PROPRIÉTAIRES:
F. WEISSE. H. DUPOUR
DUVERGER. S. HARRY.
Rue de Chartres, No 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI MATIN, 25 JUILLET.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine" au prix de 25 CENTS pour les six numéros qu'ils apporteront aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par Lache & Lemonnier, à 10 heures, au magasin No 28, No 27, rue de Chartres—10 caisses de soupes, 1 barrique Tapis en paille et marchandises diverses.

L'Armistice.

La nouvelle de l'armistice conclu entre l'Autriche et les Autrichiens n'a dû surprendre personne. On savait que la Prusse, la Russie et l'Angleterre attendaient que la France-sarde fût de l'autre côté du Mincio pour offrir leur médiation et soumettre les parties belligérantes des propositions de paix. C'est aussi doute à leur sollicitation que l'armistice a été conclu, car, dans la perspective où se trouvaient les armées ennemies, ni l'une ni l'autre n'auraient pu demander une suspension d'hostilités. La France, étant vainqueurs, devaient naturellement se porter en avant, et ils avaient à peine fait, passé le Mincio. L'empereur François-Joseph, d'une autre part, pouvait se mettre en ligne 200,000 hommes et occuper dans la Vénétie des places fortes en attendant quelque temps l'ennemi en vue. En acceptant l'armistice, mais il ne l'a pas nettement pas sollicité.

L'entrevue de Villafranca a décidé du sort de la Lombardo-Vénétie. Les Autrichiens battus, un dernier et suprême effort, allaient se former dans les forteresses du célèbre quadrilatère, mais la prise de ces positions était douteuse, et, en effet, une grande fraction allait prendre face de rendre à l'Italie son libre arbitre, que d'ouvrir à l'Autriche la Vénétie, et comme condition de la paix, un gouvernement à l'organisation duquel le peuple serait resté étranger.

Quoiqu'il en soit, la conclusion d'un armistice, surtout d'un armistice proposé sans doute probablement, comme nous le disons plus haut, par les cabinets neutres, est un signe d'une de paix; et nous serions très étonnés d'apprendre que les négociations n'aboutissent pas. Les parties belligérantes auront eu, en outre, le temps de réfléchir; l'armistice expire le 7 juillet et il espérera que le 15 [illegible]

COMPAGNIE D'ASSURANCE DU CRESCENT.—On trouvera aujourd'hui dans nos colonnes, le compte rendu annuel de la compagnie d'assurance du Crescent. Malgré de fortes pertes causées par les inondées du printemps dernier, sa position est extrêmement florissante. Elle a réalisé pendant l'année $40,042 de profits net et son actif dépasse un million six cents mille piastres. Les directeurs annoncent qu'ils payeront pour ces sur les certificats de profits déjà émis et ils déclarent en outre un dividende de 40 pour cent sur les primes encaissées. Les nouveaux seront également sur les certificats de l'émission de 1856, et 40 pour cent de ceux de 1857 après avoir prélevé sur les bénéfices un million de piastres pour en faire un fonds de réserve.

L'AÉRONAUTE WISE.—M. John Wise, l'aéronaute, dont le grand voyage en ballon a vu tant de rotent-ssement, écrit au *St Louis Dispatch* que cette expérience, malgré les mésaventures qu'il y étaient attachées, l'a convaincu définitivement qu'il peut être fermé, dans l'opinion que l'Océan peut être heureusement franchi dans un aérostat et qu'il est plus que jamais résolu à tenter l'épreuve. Il se propose de publier un compte rendu de son voyage de St Louis, de signaler les erreurs que lui et ses compagnons ont commises, ainsi que la manière de les éviter, et aussi cet historique livré au public il s'avantagera sur l'Océan en ballon dans l'espérance et pour ainsi dire la certitude de prendre terre sans encombre en Europe M. Wise fait en ce moment tous les préparatifs nécessaires.

Compagnie d'Assurance du Delbeur.—L'assemblée des actionnaires et des parents est appelée aujourd'hui à une heure précise.

Dépêches télégraphiques
TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles d'Europe
DE QUATRE JOURS PLUS RECENTES.

Arrivée du North Briton.

Hausse sur les cotons.

HAUSSE SUR LES CONSOLIDÉS.

Marché aux provisions de Liverpool.

Father Point, 24 juillet—Le steamer *North Briton*, capt. W. Grange, de la ligne transatlantique de Montréal, vient de passer ici apportant des nouvelles de Liverpool jusqu'au 13 juillet, quatre jours plus récentes que celles reçues par l'*Africa*.

Marché au coton de Liverpool.

Liverpool, 13 juillet—Le marché au coton s'est fermé ferme et tendant à une hausse sur les prix cotés par l'*Africa*. Les ventes des trois derniers jours se montent à 32,000: Middling Orleans est coté à 7¼ et Middling Uplands à 6 13/16.

Marché monétaire de Londres.

Londres, 13 juillet—Les consolidés continuent à prendre vigueur et une hausse a été signalée—Consolidés au comptant, 96.

Marché aux provisions de Liverpool.

Liverpool, 13 juillet—Le marché aux céréales s'est fermé languissant. Les provisions ont une tendance à la baisse.

Nouvelles télégraphiques.

Voici les nouvelles télégraphiques transmises à la presse associée de notre ville et publiées hier par nos confrères:

Londres, 9 juillet.—Des lettres de Rome et de Florence, disent que l'irritation continue dans les Etats du Pape, par suite des massacres commis à Pérouse, Ancône et autres villes.

Des recherches ont été ordonnées sur l'origine des mouvements populaires.

Il paraît que des cruautés horribles sont commises sur les Mazziniens dans les districts révoltés, sous de prétendus ordres de Sa Sainteté Pie IX.

L'amirauté a donné des ordres pour la levée de 10,000 marins additionnels pour la marine britannique. A des conditions libérales.

Des avis de Stockholm confirment la mort du roi Oscar.

St Louis—On a reçu à Saint Louis la nouvelle que les Indiens ont disparu, et leur présence inquiète est inconnue.

Vienne, 8 juillet—Les rapports officiels du quartier général de l'armée d'Italie, donnent détail suivant des pertes de la bataille de Solferino:

Le nombre des tués est porté à 2,500 et des blessés au manquants, à 5,621. La perte des Français et des Sardes est évaluée à 15,230.

Washington, 21 juillet—Les dépêches reçues de notre ministre, M. McLane, disent qu'il y a eu aucun traité de fait avec Mexico.

Senor Mata, ministre de Mexicain, part demain pour New-York, afin de rencontrer Senor Lardo de Tejado.

NOUVELLE PROUESSE DE M. BLONDIN.—M. Blondin, l'intrépide acrobate, a traversé de nouveau le Niagara ces jours derniers. Seulement comme il ajoute toujours un détail à son programme, il a marché à reculons sur la corde depuis la rive américaine jusqu'à la rive canadienne. Au milieu du trajet, il s'est assis, il s'est couché sur le câble, puis se relevant il a pris son chapeau et l'a tenu à bras tendu, pendant que M. Travis, le célèbre tireur, qui se trouvait sur le bateau à vapeur *Maid of the Mist*, au-dessous de l'acrobate et environ 300 pieds de distance, ajustait le couvre-chef. Le coup partit et la balle de la carabine traversa le chapeau. Le bateau se rapprochant alors du cable, M. Blondin descendit la cible à bord au moyen d'une ficelle, pour que M. Travis l'examinât, puis l'inspection terminée la ramena à lui et se remit en marche, toujours à reculons. Au retour, il s'était travesti et traînait une brouette. La petite voiture avait une roue à demi-cercle rentrant qui s'emboîtait dans le cable, et une corde attachée aux deux manches de la brouette était passée au cou de l'acrobate qui portait en outre devant lui son balancier. La traversée de la rivière dans cet équipage en a dû [illegible] minutes.

Le juge John Hayes est mort, dans le voisinage de Mobile, jeudi dernier. C'était un des citoyens les plus éminents de l'Alabama. Il avait représenté cet Etat au Congrès et en avait été deux fois gouverneur. Il était juge de Cour de District des Etats-Unis lorsque la mort est venue l'atteindre.

Bataille de Solferino.

RAPPORT OFFICIEL.

Le *Moniteur* nous apporte enfin le texte officiel du rapport relatif à la bataille de Solferino. Nous reproduisons ce document in extenso:

Quartier général de Cavriana,
le 24 juin 1859.

Après la bataille de Magenta et le combat de Marcaria, l'ennemi avait précipité sa retraite sur le Mincio en abandonnant l'une après l'autre les lignes de l'Adda, de l'Ogliolio et de la Chiese. On devait croire qu'il allait se retirer derrière le quadrilatère de la Mincio, et il importait que l'armée alliée occupât le plus tôt possible les points principaux des hauteurs qui dépendent de l'enceinte de Vérone, et qui, en nous assurant la Garde une agglomération de mamelons escarpés. Les derniers rapports reçus par l'empereur indiquaient en effet que l'ennemi était abandonnant ces hauteurs et s'était retiré derrière le fleuve.

D'après l'ordre général donné par l'empereur le 29 juin au soir, l'armée du roi devait se porter sur Pozzolengo, le maréchal Baraguey-d'Hilliers sur Solferino, le maréchal duc de Magenta sur Cavriana, le général Niel sur Guidizzolo et le 4e corps de Mezzano à Castiglione. La garde impériale devait se diriger sur Castiglione, et les deux divisions de cavalerie de la ligne devaient se porter dans la plaine entre Solferino et Medole. Il avait été décidé que les mouvements commenceraient à deux heures du matin, afin d'éviter l'excessive chaleur du jour.

Cependant, dans la journée du 23, plusieurs détachements ennemis s'étaient montrés sur différents points, et l'empereur en avait reçu avis, mais comme les Autrichiens ont l'habitude de se jeter les uns les contre les autres, le vit dans ces démonstrations qu'un exemple de plus du zèle et de l'habileté qu'ils mettent à éclairer et à se garder.

Le 24 juin, dès cinq heures du matin, l'empereur, étant à Montichiaro, entendit le bruit du canon dans la plaine et se dirigea en toute hâte vers Castiglione, où devait se réunir la garde impériale.

Pendant la nuit, l'armée autrichienne, qui s'était décidée à prendre l'offensive, avait passé le Mincio à Goito, Valeggio, Monzambano et Peschiera, et elle occupait les nouvelles positions qu'elle venait tout récemment d'abandonner. C'était le résultat du plan dont l'ennemi avait poursuivi l'exécution depuis trois jours, et en vertu duquel, de Peschiera, de Pizzighettone, de Crémone, d'Ancône, de Bologne et de Ferrare: en évacuant, en un mot, toutes les positions, pour accumuler ses forces sur le Mincio. Il avait en outre accru son armée de la plus grande partie des troupes composant les garnisons de Vérone, de Mantoue et de Peschiera; il s'est ainsi trouvé, dès le 24 juin, avoir plus d'armée, forte ensemble de 250 à 270,000 hommes qui s'avançaient vers la Chiese, en couvrant la plaine et les hauteurs. Cette force immense parvenait à faire partager en deux armées: celle de droite, d'après les notes trouvées, après la bataille, sur un officier autrichien, devait s'emparer de Lonato et de Castenedolo, ce qui devait nous couper sur Montichiaro. Les Autrichiens croyaient que toute notre armée n'avait pas encore passé la Chiese, et leur intention était de nous rejeter sur la rive droite de cette rivière.

Les deux armées, en marche l'une contre l'autre, se rencontrèrent donc inopinément. Après avoir le maréchal Baraguey-d'Hilliers et de Mac-Mahon avaient ils dépassé Castiglione, qu'ils se trouvèrent en présence de forces considérables qui leur disputèrent le terrain. Au même instant, le général Niel se heurtait contre l'ennemi à la hauteur de Medole. L'armée du roi, en route pour Pozzolengo, rencontrait de même un ennemi en avant de Rivoltella, et, de son côté, le maréchal Canrobert trouvait le village de Casalo, fortement occupé par l'ennemi.

Tous les corps de l'armée étaient alors en marche à une assez grande distance les uns des autres, l'empereur se préoccupa tout d'abord de les relier, afin qu'ils pussent se soutenir mutuellement. A cet effet, S. M. se porta immédiatement auprès du maréchal duc de Magenta, qui était à droite dans la plaine et qui s'était déjà vigoureusement à la route qui va de Castiglione à Goito. Comme le général Niel ne paraissait pas encore, S. M. fit hâter la marche de la cavalerie de la garde impériale et le mit sous les ordres du duc de Magenta, comme réserve, pour opérer dans la plaine, sur la droite du 2e corps. L'ennemi ayant en même temps ordonné au maréchal Canrobert l'ordre d'appuyer le général Niel autant que possible, tout en lui recommandant de se garder à droite contre un corps autrichien, d'après les notes trouvées dans le M. devait se porter de Mantoue sur Azola.

Ces dispositions prises, l'empereur se rendit sur les hauteurs, au centre de la ligne de bataille, où le maréchal Baraguey-d'Hilliers, trop éloigné de l'armée sarde pour pouvoir se relier avec elle, avait à lutter, dans un terrain des plus difficiles, contre des troupes qui accroissaient sans cesse.

Le maréchal était néanmoins arrivé jusqu'au pied de la colline abrupte au sommet de laquelle est bâti le village de Solferino, que défendaient des forces considérables retranchées dans un vieux château et dans un grand cimetière, entourés l'un et l'autre de murs épais et crénelés. Le maréchal avait déjà perdu beaucoup de monde et avait dû payer plus d'une fois de sa personne en portant lui-même en avant les troupes des divisions Batailler et Ladmirault. Extrême de fatigue et de chaleur et exposées à une vive fusillade, ces troupes ne gagnaient de terrain qu'avec beaucoup de difficulté. Il en commandant l'empereur donna l'ordre à la division Forey d's'avancer, une brigade du côté de la plaine, l'autre sur la hauteur, contre le village de Solferino, et le 2e corps par la division Camou, des voltigeurs de la garde. Il fit marcher avec ces troupes l'artillerie de la garde, qui, sous la conduite du général de Sevelinges et du général Le Boeuf, alla prendre position à découvert, à 300 mètres de l'ennemi. Cette manœuvre décida du succès au centre. Pendant que la division Forey s'emparait du cimetière, et que le général Bazaine faisait aux troupes dans le village, les voltigeurs et les chasseurs de la garde impériale grimpaient jusqu'au pied de la tour qui domine le château et s'en emparaient. Les mamelons des collines qui avoisinent Solferino étaient successivement enlevés, et à trois heures et demie les Autrichiens évacuaient la position sous le feu de notre artillerie couronnant les crêtes, et laissant entre nos mains 1500 prisonniers, 14 canons et 2 drapeaux. La part de la garde impériale dans ce glorieux trophée était de 13 canons et 1 drapeau.

Pendant cette lutte, et au plus fort du feu, quatre colonnes autrichiennes, s'avançant entre l'armée du roi et le corps du maréchal Baraguey d'Hilliers, avaient cherché à tourner la droite des Piémontais. Six pièces d'artillerie, habilement dirigées par le général Forgeot, avaient ouvert un feu très vif sur le flanc de ces colonnes et les avaient forcées à rebrousser chemin en désordre.

Tandis que le corps du maréchal Baraguey d'Hilliers soutenait la lutte à Solferino, le corps du duc de Magenta s'était déployé dans la plaine de Guidizzolo, en avant de la ferme Casa Marino, et sa ligne de bataille, coupant la route de Mantoue, dirigeait sa droite vers Medole. A neuf heures du matin, il fut attaqué par une forte colonne autrichienne, précédée d'une nombreuse artillerie qui vint se mettre en batterie à 1000 ou 1200 mètres en avant de notre front. L'artillerie des deux premières divisions du 2e corps, s'avançant immédiatement sur la ligne des tirailleurs, ouvrit un feu très vif contre le front des Autrichiens, et, dans le même instant, les batteries à cheval des divisions Desvaux et Partouneaux, se portant rapidement sur la droite, prirent d'écharpe les canons ennemis, qui furent ainsi réduits au silence et bientôt forcés à se reporter en arrière. Immédiatement après, les divisions Desvaux et Partouneaux chargèrent les Autrichiens et leur firent 600 prisonniers.

Cependant une colonne de deux régiments de cavalerie autrichienne avait cherché à tourner la gauche du 2e corps, et le duc de Magenta avait dirigé contre elle six escadrons de chasseurs. Trois charges heureuses de notre cavalerie repoussèrent celle de l'ennemi, qui laissa dans nos mains bon nombre d'hommes et de chevaux.

A deux heures et demie, le duc de Magenta prit l'offensive à son tour, et donna au général de la Motterouge, l'ordre de se porter sur sa gauche, du côté de Solferino, pour enlever San Cassiano et les autres positions occupées par l'ennemi.

Le village fut tourné de deux côtés et emporté avec une vigueur irrésistible par les tirailleurs algériens et par le 85e. Les tirailleurs furent lancés aussitôt après sur le centre-fort principal qui relie Cavriana à San Cassiano, et qui était défendu par des forces considérables. Un premier mamelon, couronné par une espèce de redoute, tomba rapidement au pouvoir des tirailleurs; mais l'ennemi, par un vigoureux retour offensif, parvint à les en déloger. Ils s'en emparèrent de nouveau avec l'aide du 1er et du 72e et en furent repoussés une fois encore. Pour soutenir cette attaque, le général de la Motterouge dut faire marcher sa brigade de réserve, et le duc de Magenta fit avancer son corps tout entier.

En même temps, l'empereur donnait l'ordre à la brigade Manèque, des voltigeurs de la garde, appuyée par les grenadiers du général Mellinet, de se porter de Solferino contre Cavriana.

L'ennemi ne put résister plus longtemps à cette double attaque soutenue par le feu de l'artillerie de la garde, et vers cinq heures du soir les voltigeurs et les tirailleurs algériens entraient en même temps dans le village de Cavriana.

En ce moment une effroyable tempête, qui éclata sur les deux armées, obscurcit le ciel et suspendit la lutte; mais dès que l'orage eut cessé, nos troupes reprirent l'œuvre commencée et chassèrent l'ennemi des hauteurs qui dominent le village. Bientôt après, le feu de l'artillerie de la garde chassait la retraite des Autrichiens en une fuite précipitée.

Pendant cette affaire, les chasseurs à cheval de la garde, qui flanquaient la droite du duc de Magenta, eurent à charger la cavalerie autrichienne, qui menaçait de le tourner. A six heures et demie, l'ennemi battait en retraite dans toutes les directions.

Mais bien que la bataille fût engagée au centre, on nous troupes n'avaient pas cessé de faire des progrès, la droite et la gauche restaient encore en arrière. Cependant les troupes du 2e corps avaient pris, elles aussi, une large et glorieuse part à la bataille de Solferino.

Parties de Carpenedolo à trois heures du matin, elles se dirigeaient sur Medole, appuyées par la cavalerie des divisions Desvaux et Partouneaux. Lorsque, à deux kilomètres en avant de Medole, les escadrons de chasseurs qui éclairaient la marche du corps rencontrèrent les ulhans. Ils les chargèrent avec impétuosité, mais ils furent arrêtés par l'infanterie et l'artillerie ennemies, qui défendaient le village. Le général de Luzy prit aussitôt ses dispositions d'attaque. Pendant qu'il faisait tourner Medole à droite et à gauche par deux colonnes, il s'avançait lui même de front, précédé par son artillerie qui canonnait le village. Cette attaque, exécutée avec une grande vigueur, eut un plein succès; à sept heures, l'ennemi se retirait de Medole, et nous lui avions enlevé deux canons et fait bon nombre de prisonniers.

La division de Vinoy, qui suivait la division de Luzy, se porta, au sortir de Medole, dans la direction d'une maison isolée, nommée Casanova, qui est située dans la plaine sur la route de Mantoue, à 2 kilomètres de Guidizzolo. L'ennemi se trouvait en forces considérables de ce côté, et un combat acharné s'y engagea, pendant que la division de Luzy marchait vers Cavriana d'une part, et vers Medecco de l'autre.

En ce moment, l'ennemi tenta de tourner la gauche de la division Vinoy par l'intervalle qui existait entre eux le 5e et le 2e corps; il s'approcha jusqu'à 2000 mètres du front de nos troupes, mais il fut alors arrêté par le feu de 42 pièces d'artillerie, dirigées par le général Soleille. Le canon de l'ennemi vint aussitôt prendre part à la lutte, et la soutint une grande partie de la journée, bien qu'avec une infériorité manifeste.

La division de Failly arrive alors, sur, et le général Niel, réservant la seconde brigade de cette division, porta la première en avant de Casalmoro et Rebecco, vers la hauteur de Boste, pour relier le général de Luzy à la division Vinoy. Le but du général Niel était de se porter vers Guidizzolo dès que le duc de Magenta serait maître de Cavriana, et il espérait couper ainsi à l'ennemi la route de Volta et de Goito; mais il fallait, pour exécuter ce plan, que les troupes du corps du maréchal Canrobert vinssent remplacer à Rebeccucolles du général de Luzy.

Le 3me corps, parti de Mezzano à deux heures et demie du matin, avait passé la Chiese à Visano et était arrivé à sept heures à Castelgoffredo, petite ville enceinte de murs, que la cavalerie de l'ennemi occupait encore. Tandis que le général Canrobert faisait la position au sud, le général Renault l'abordait de front, faisait enfonner la porte par les moyens du génie, et pénétrait dans la ville en faisant chassant devant lui les cavaliers ennemis.

Vers neuf heures du matin, la division Renault, arrivée à la hauteur de Medole, se rétablissait sur la gauche avec le général de Luzy, du côté de Cereasra, et sur sa droite faisait face à Castelgoffredo, de manière à surveiller les mouvements du corps détaché dont le département Mantoue avait été annoncé.

Cette appréhension paralysa pendant la plus grande partie du jour le corps d'armée du maréchal Canrobert, qui ne jugea pas prudent d'agir tout d'abord sur le corps d'appui que lui demandait le général Niel. Néanmoins, vers trois heures de l'après-midi, rassuré sur sa droite, et ayant jugé par lui-même la position du général Niel, le maréchal Canrobert fit appuyer la division Renault aux Rebeccco, et donna ordre au général Trochu de porter sa première brigade entre Cavriana et Baccia, sur le point où se dirigeaient les plus redoutables attaques de l'ennemi. Ce renfort de troupes fraîches permit au général Niel de lancer dans la direction de Guidizzolo une partie des nations de Luzy et de Failly. Cette colonne s'avança jusqu'aux premières maisons du village; mais, trouvant devant elle des forces supérieures dûtées dans une bonne position, elle fut contrainte de s'arrêter.

Le général Trochu s'avança alors pour soutenir l'attaque avec la brigade Bataille de sa division. Il marcha à l'ennemi par bataillons serrés, en échiquier, l'aile droite en avant avec autant d'ordre et de sang-froid que sur un champ de manœuvres. Il enlevait à l'ennemi une compagnie d'infanterie et 12 pièces de canon, et déjà il était arrivé à demi-distance de Casanova à Guidizzolo, lorsque, à cette heure, le corps d'armée du 2e et du corps menaçait de rendre si funeste à l'ennemi.

Au milieu des péripéties de ce combat de douze heures, la cavalerie a été d'un puissant secours pour arrêter les efforts de l'ennemi du côté de Casanova. A plusieurs reprises, les divisions Partouneaux et Desvaux, ont chargé l'infanterie autrichienne et rompu ses carrés. Mais c'est surtout notre nouvelle artillerie qui produisit sur l'ennemi les effets les plus terribles. Ses coups allaient s'atteindre à des distances d'où les plus grosses calibres étaient impuissants à riposter, et jonchaient la plaine de cadavres.

Le corps a enlevé aux Autrichiens un drapeau, 7 pièces de canon et 4000 prisonniers.

De son côté l'armée du roi, placée à notre extrême droite, avait eu également un rude et belle journée.

Elle s'avançait, forte de quatre divisions, dans la direction de Peschiera, de Pozzolengo et de Sandolino, quand, vers trois heures et demie du matin, elle y fut rencontrée par les avant-postes ennemis entre San Martino et Pozzolengo.

La combat s'engagea, mais de gros renforts autrichiens accoururent et firent reculer les Piémontais jusqu'en arrière de San Martino, et menacèrent même de couper leur ligne de retraite. Une brigade de la division Mellard arriva alors en toute hâte sur le lieu du combat, et monta à l'assaut à hauteur où l'ennemi venait de s'établir. Deux fois elle en délogeait le sommet et s'emparait de plusieurs pièces de canon; mais deux fois aussi elle dut céder au nombre et abandonner sa conquête.

L'ennemi gagnait du terrain, malgré quelques charges brillantes de la cavalerie du roi, quand la division Cucchiari détachée sur le champ de bataille par la route de Rivoltella, vint soutenir le général Mellard. Les troupes de ce dernier, ralliées, marchèrent sous un feu meurtrier: l'église et toutes les casemes de la droite furent emportées, et 8 pièces de canon furent enlevées; mais l'ennemi parvint encore à les déloger et à reprendre ses positions.

En ce moment, la 2e brigade du général Cucchiari, qui s'était formée en colonne d'attaque à gauche de la route de Lugana, marcha contre l'église de San Martino, regagna le terrain perdu, et emporta les hauteurs pour la quatrième fois, sans résister cependant à s'y maintenir car, dérobée par la mitraille et placée en face d'une colonne qui, renforcé sans cesse, revenait sans cesse à la charge, elle ne put attendre le secours que lui apportait la 3e brigade du général Polloni, et les Piémontais, qu'ils avaient ramenés en bon ordre sur la route de Rivoltella.

Vers neuf heures du matin, la division Forey s'ébranlait, et, sur l'ordre du général Baraguey-d'Hilliers, fut envoyée par le roi pour appuyer les généraux Mellard et Cucchiari dans l'attaque de San Martino. Elle fut bientôt arrivée par la brigade, mais, vers deux heures du soir, cette brigade et la brigade Piguerot, continuant par une forte artillerie, Mauchamont à l'ennemi, un feu terrible, et atteignant les hauteurs. Elles s'en emparèrent et parvinrent à s'y maintenir en combattant avec acharnement. L'ennemi commença à plier, et l'artillerie piémontaise, gagnant les crêtes, put bientôt les couronner de 14 pièces de canon, que les Autrichiens cherchèrent vainement à enlever; deux brillantes charges de la cavalerie du roi les dispersèrent; la mitraille porta le désordre dans leurs rangs, et les troupes sardes restèrent enfin maîtresses des formidables positions que l'ennemi avait défendues une journée entière avec tant d'acharnement.

D'un autre côté, la division Durando était venue aux prises avec les Autrichiens dès plus cinq heures et demie du matin. A cette heure, son avant-garde avait rencontré l'ennemi à Madonna della Scoperta, et les troupes sardes y avaient soutenu jusqu'à midi les efforts d'un ennemi supérieur en nombre qui les avait enfin obligées à se replier; mais, renforcées alors par la brigade de Savoie, elles reprirent l'offensive, et, repoussant les Autrichiens à leur tour, elles s'emparèrent de Madonna della Scoperta. Après ce premier succès, le général de la Marmora dirigea la division Durando vers San Martino, où elle ne put arriver à temps pour concourir à la prise de la position, car elle rencontra sur la route une colonne autrichienne avec laquelle elle eut à lutter pour s'ouvrir passage, et quand elle eut attesté par la perte de trente canons, de nombreux drapeaux et de 6000 prisonniers; quand ce terrible revers a été enseveli sur un terrain dont chaque pouce est flagellé par nos ennemis autrichiens, nous l'ombre de leurs redoutables forteresses,—nous devons reconnaître que le torrent de la victoire poursuit sa route sans hésiter, et que la puissance qui a commandé la guerre avec des nonchalis divisés, des généraux incapables et un trésor épuisé, doit bientôt consentir, après avoir vu détruire et rapidement sa force militaire et sa réputation, à céder le territoire que son mauvais gouvernement a si bien mérité de perdre.

"Supposer qu'après cette série de brillantes victoires les alliés prêteront l'oreille aux propositions du gouvernement prussien, baisser sur la nécessité de conserver la ligne du Mincio et la quadrilatère en vue d'assurer la défense de l'Allemagne, ce serait supposer les souverains de France et de Piémont capables de répandre le sang et l'or de leurs sujets sans nécessité des avantages correspondants à la France, à l'Italie ou à l'Europe.

"L'Italie pour les Italiens" voilà leur simple programme, et sa réalisation sera la justification naturelle de la guerre. Pourquoi donc, après la chute de Vicence et de Padoue et de Venise resteraient-ils dans la servitude, surtout quand leurs compatriotes de l'ouest du Mincio saurent déjà affranchis du joug étranger? Pourquoi, au milieu de toutes les chances d'émancipation publier un décret, qui, comme l'inscription que le Dante à placée sur la porte, avertirait les Italiens de renoncer à toute espérance.

Les Hongrois.

Voici le texte de la proclamation adressée de Gênes, dès le début des hostilités, aux Hongrois servant dans l'armée autrichienne.

"Soldats patriotes!—n'oubliez pas que vous êtes Hongrois.

"L'Autriche a porté la destruction dans votre patrie sacrée et y commande comme si elle était à lui. Les meilleurs de vos héros, il les a massacrés sur l'échafaud. Il vent exterminer votre nation, et, en portant sur vous le gant et des nouveaux sur sa tête, il s'attend à ce que vous vous battiez à ses côtés, que vous versiez votre sang pour son despotisme.

"Il est impossible que vous fassiez cela.

"L'empereur d'Autriche ne veut plus être roi des Hongrois;—si quelqu'un essayait de vous le contraire, ne le croyez pas! Il proclame hautement que Pétersbourg qu'il a conquis notre pays par la force des armes, et il veut que les Hongrois soient transformés en Allemands!

"L'étendart jaune et noir autrichien est la bannière de votre ennemi le plus mortel: il est, par conséquent pour vous le drapeau hongrois.

"Vous ne pouvez pas rester à son ombre.

"Le drapeau hongrois est déroulé ici, dans le camp de ceux que l'Autrichien appelle ses ennemis.

"Parmi les troupes du puissant empereur des Français et du magnanime roi de Sardaigne est la place du brave Hongrois qui reste fidèle à son pays.

"Et il ne peut pas être brave celui qui n'aime pas son pays!" La cause italienne est unie identiquement à la cause hongroise, si le gouvernement autrichien tombe en Italie, nous le chasserons aussi du pays hongrois, et nous serons libres comme l'ont été nos pères.

"Sur vous repose l'avenir de notre pays. Vous ne pouvez pas rester sous la bannière autrichienne. Venez vous rallier sous la bannière hongroise. Le jour de bonheur point pour la Hongrie.

"Vous qui, dans la dernière lutte glorieuse, avons été vos chefs, nous sommes anxieux de vous recevoir parmi nous, et vous nos compagnons d'armes, pour qui sont fixés dans le pays, les regards attentifs de vos compatriotes hongrois.

"En vertu des ordres du gouvernement sardo, tous les officiers et les sous-officiers qui abandonneront les rangs autrichiens seront rangés du côté de la Hongrie, conserveront leurs grades respectifs, et tous les soldats seront employés avec distinction dans l'armée hongroise qui s'organise sous notre direction.

"Pour quelques jours, vous recevrez l'appel du *Hunnemann* (milice nationale) qui dirige nos affaires, jusqu'à ce que la nation, délivrée de ses fers, puisse de nouveau, comme jadis, décider de son propre sort.

"Soldats, nous vous conjurons,—nous vous ordonnons, lorsque vous vous trouverez en présence de troupes françaises ou italiennes, de passer de leur côté, et de vous rallier aussitôt que possible à l'armée hongroise; résolue de délivrer le pays de ses ennemis.

"La bénédiction de Dieu sur la patrie fondée aux pieds! Vive notre Hongrie!

"Moritz Perczel, général.
"Gzemes Klapka, général.

"Gênes, 20 mai 1859."

EUROPE.

Les derniers journaux reçus d'Angleterre sont du 7 juillet et ne contiennent rien de nouveau.

Voici, d'après le *Nord*, le texte des propositions faites à la diète fédérale par l'envoyé prussien, et qui ont été votées par cette assemblée:

"Le gouvernement royal de Prusse, en présence de l'extension qu'a prise la guerre d'Italie, et pour appuyer sa propre politique, ainsi que pour assurer la sécurité de l'Allemagne et sa position comme puissance, de mobiliser six corps de l'armée prussienne, et de faire prendre position à ses armées d'un moment à l'autre.

"Plaise à la haute assemblée fédérale de décréter:

"Pour la sécurité de l'Allemagne et de ses intérêts, il y a lieu de réunir sur le haut Rhin un corps d'observation, composé des contingents des 7e et 8e corps fédéraux, de sorte que cette réunion coïncide avec la mise sur pied projetée de l'armée prussienne, mise sur pied à laquelle l'assemblée fédérale déclare donner son assentiment, même dans le cas où elle aurait lieu avant le moyen Rhin et sur un territoire fédéral non prussien. Le mode de cet établissement simultané sera l'objet de conventions ultérieures.

"2—De plus, en ce qui concerne la Bavière, en s'appuyant sur l'art. 46 de la constitution militaire de la confédération, le commandant de corps d'observation fédéral qu'il s'agit de former."

Le gouvernement français confirme du reste manifester vis-à-vis de l'Allemagne les intentions les plus pacifiques. Il est vrai que, et à voir dans la dernière note de la France, tout entière chose qu'une menace. Voici l'analyse que le *Journal des Débats* fait de la proclamation adressée récemment par M. Walewski aux représentants de la France à l'étranger:

"M. le comte Walewski prend pour point de départ les faits qui ont été mis en circulation dans la dernière note de la France. Il rappelle que cette note n'a pas été publiée, et que, si elle a été mise en circulation, c'est que les journaux étrangers en ont publié des extraits.

"Il ajoute que, ne pouvant tout le reste de communiquer à ses agents diplomatiques, il a cru devoir les informer de la marche de la France, et de la position de l'Italie, et de la Sardaigne, et de la Prusse, tout autre chose qu'une menace. Voici l'analyse que le *Journal des Débats* fait de la proclamation adressée récemment par M. Walewski aux représentants de la France à l'étranger:

"M. le comte Walewski prend pour point de départ les faits qui ont été mis en circulation dans la dernière note de la France. Il rappelle que cette note n'a pas été publiée, et que, si elle a été mise en circulation, c'est que les journaux étrangers en ont publié des extraits.

"Il ajoute que, ne pouvant tout le reste de communiquer à ses agents diplomatiques, il a cru devoir les informer de la marche de la France, et de la position de l'Italie, et de la Sardaigne, et de la Prusse, tout autre chose qu'une menace. Voici l'analyse que le *Journal des Débats* fait de la proclamation adressée récemment par M. Walewski aux représentants de la France à l'étranger:

"Conjointement avec la mission de vaincre l'Autriche, la France s'est chargé de une autre; une armée nombreuse et bien disciplinée qui aura pris part à la guerre de l'indépendance et qui y aura recueilli des lauriers, ne saurait rentrer aussi facilement contribuer à faire respecter en Europe le vœu des populations italiennes. Une principale cause des obstacles qu'ont rencontrés les Piémontais, c'est l'absence, au milieu d'une force nationale suffisante pour que ces provinces puissent se protéger elles-mêmes. L'armée italienne aura, dès lors, non-seulement à maintenir, mais à contribuer à faire respecter les Autrichiens, mais encore celle de protéger la constitution nationale, conformément au vœu libre et spontané des populations. L'accomplissement de la première de ces missions donnera à l'armée la force de remplir la seconde, et les Italiens, en accourant sous le drapeau du magnanime roi italien Victor-Emmanuel, pourront montrer à l'Autriche, posent encore la base la plus solide et la plus efficace pour l'avenir politique de l'Italie."

ETATS-ROMAINS.

Rome, 24 juin.

Les événements de Pérouse ont produit ici un bien fâcheux effet. Il y a eu des fautes de part et d'autre, faute des habitants, qui pouvaient, sans s'insurger contre le Pape, se borner à leur seul droit, et réunir aux volontaires; faute des chefs militaires pontificaux, qui devaient, avant de répandre le sang, attendre l'effet du refus du Pape, qui allait d'accepter la dictature des Etats-Romains.

Et, à ce propos, rendons à ceux qui en ont convoqué, il est question d'une administration, à Turin, avait provoqué la dictature qu'a proposée la Romagne; c'est un peu la une manie de la part de l'homme, si doient d'ailleurs, qui dirige le cabinet sardo, et la note du *Moniteur* lui a déjà fait comprendre la nécessité de se modérer; il est positif en même temps, que le roi de Piémont, d'après les sentiments de l'empereur, a décidé l'offre qui lui était faite.

Maintenant, bien même que la dictature a été refusée il n'est pas moins absolument impossible de la part de la Romagne à se rétablir. L'Autriche est partie, décharbant derrière elle la révolution; on ne pourrait pas laisser la Romagne à la merci de ses ennemis, qui ne manqueraient pas de la ressaisir, pour en faire un bel exemple.

Le Pape, d'ailleurs, ne peut pas, en sa qualité de souverain temporel, se passer de la Romagne, et, d'autre part, le Pape ne peut pas rester sans un gouvernement, et, d'autre part, le Pape ne peut pas rester sans un gouvernement, et, d'autre part, le Pape ne peut pas rester sans un gouvernement, et, d'autre part, le Pape ne peut pas rester sans un gouvernement, et, d'autre part, le Pape ne peut pas rester sans un gouvernement, et, d'autre part, le Pape ne peut pas rester sans un gouvernement, et, d'autre part, le Pape ne peut pas rester sans un gouvernement, et, d'autre part, le Pape ne peut pas rester sans un gouvernement, et, d'autre part, le Pape ne peut pas rester sans un gouvernement, et, d'autre part, le Pape ne peut pas rester sans un gouvernement, et, d'autre part, le Pape ne peut pas rester sans un gouvernement, et, d'autre part, le Pape ne peut pas rester sans un gouvernement, et, d'autre part, le Pape ne peut pas rester sans un gouvernement, et, d'autre part, le Pape ne peut pas rester sans un gouvernement, et, d'autre part, le Pape ne peut pas rester sans un gouvernement, et, d'autre part, le Pape ne peut p